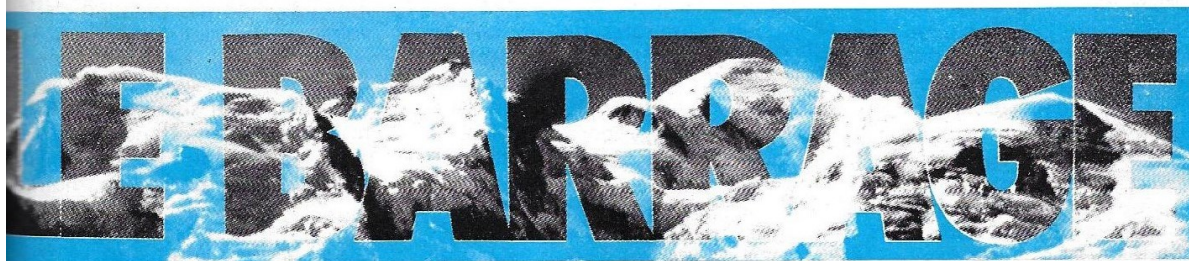


Priscille et Olivier dans



PRISCILLE ouvrit la fenêtre et s'exclama :
— Comme c'est beau !
Avec les jumelles et les deux Olivier elle venait de s'installer pour quelques jours dans un chalet situé dans une vallée d'Europe centrale, où tous espéraient passer un heureux congé.

Le paysage était magnifique. En effet, de chaque côté d'un torrent sinueux des pentes couvertes de sapins sombres s'étagaient. En amont, on apercevait un mur impressionnant : le barrage qui retenait un lac artificiel bleu comme le ciel. Plus bas, le village éparpillait ses maisonnettes aux toits gais.

On frappa à la porte. C'était l'hôtesse qui apportait le café, la crème, le beurre et le miel. Les jumelles, alléchées par l'odeur, la suivaient comme deux petits chiens.

— Allons nous promener ! fit Colette la dernière bouchée avalée.

— Pas encore, répondit Priscille, il faut défaire les bagages et nous installer.

Olivier eut pitié de ses petites belles-sœurs :

— Je vais t'aider, Priscille ; pendant ce temps les jumelles pourraient faire une petite reconnaissance aux alentours. Le pays est sûr, je suppose.

— Tu oublies qui nous sommes ! dit Colette vexée. N'avons-nous pas affronté un rhinocéros face à face ?

— Pas tout à fait, rappela Nicole.

Bientôt les fillettes s'en allaient gaiement le long du chemin qui longeait le torrent. Priscille, qui connaissait leur dévouement pour leur neveu, leur avait confié le petit Noll

NOUVELLE PAR HENRIETTE ROBITAILLIE

qui gazouillait dans sa poussette.

— Comme l'air sent bon !

— Et comme le soleil est doux ! On s'assoit un peu ?

— Continuons jusqu'au barrage.

Les rives du torrent se relevaient, cela devenait une véritable escalade. Nicole résolut de laisser la poussette à l'abri d'un arbuste et de porter le bébé.

Arrivées en haut, les jumelles furent récompensées de leur peine. La vue était splendide ! Le barrage se trouvait mainte-

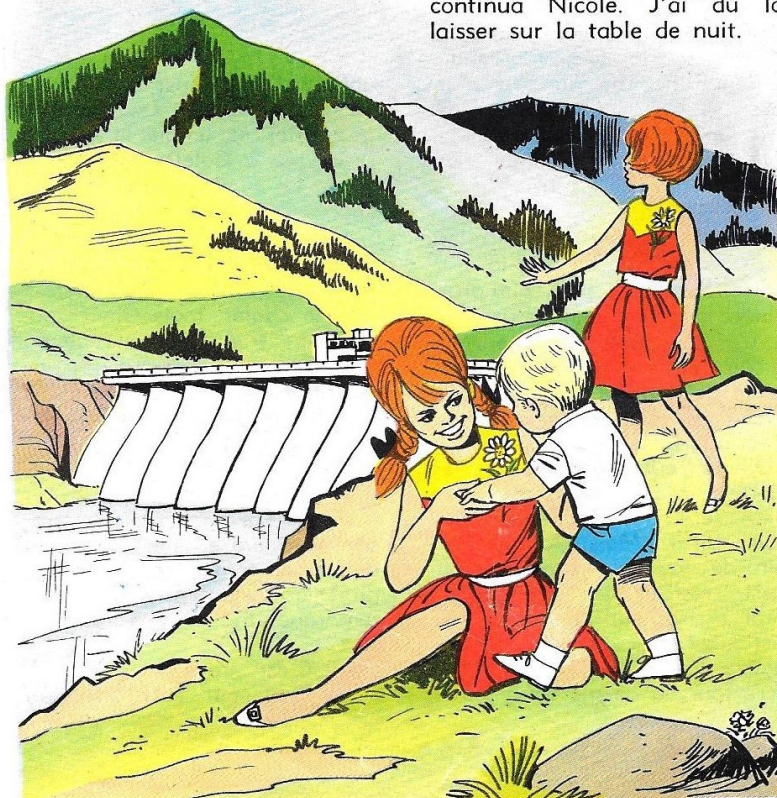
nant si proche qu'elles avaient l'impression de pouvoir le toucher en étendant la main, mais, en réalité, elles se tenaient assez loin du gouffre et elles ne couraient aucun danger.

Elles s'installèrent sur un rond d'herbes - fleuries et jouèrent avec le petit Noll qu'elles surveillaient de très près.

— Quelle heure est-il ? demanda soudain Nicole.

Le soleil avait tourné dans le ciel et, malgré le café au lait, l'estomac des jumelles commençait à crier famine. Il devait être temps de penser à déjeuner.

— Je n'ai pas ma montre, continua Nicole. J'ai dû la laisser sur la table de nuit.



Colette porta la sienne à son oreille et fit la grimace :

— Elle est arrêtée !

Pour la remonter, elle la détacha de son poignet. Le petit Noll, que les montres intéressaient particulièrement, tendit sa menotte ; par jeu, Colette lui fit écouter « la petite bête » qui grignotait de nouveau le temps. Mais le bébé eut un geste énergique... La montre décrivit une parabole et disparut par-dessus le bord herbeux de la falaise.

Les jumelles se regardèrent, navrées. La montre était une précieuse petite chose en or à laquelle Colette tenait beaucoup.

Avançant à quatre pattes jusqu'au rebord escarpé, Nicole se pencha au-dessus du torrent qui écumait en bas, alimenté par le déversoir du lac. La montre était restée accrochée à une touffe épineuse ; elle brillait comme un insecte doré.

— J'y vais ? demanda Nicole.

Pour une fois, Colette fut la plus raisonnable :

— Tu es folle ! D'ailleurs, il faut nous occuper de Noll et nous ne sommes pas trop de deux pour cela. Rentrons et nous raconterons tout à Olivier.

**

— Vous savez où la montre est tombée ? demanda le jeune homme un peu plus tard.

— Bien sûr. D'ailleurs on la voit, mais la falaise qui domine le torrent est très escarpée.

— Eh bien ! Je vais aller faire un tour de ce côté-là.

— Ne fais pas d'imprudences ! recommanda Priscille.

Aussitôt après le déjeuner, Olivier et ses jeunes belles-sœurs repartirent pour le déversoir. Priscille resta près du bébé qui faisait la sieste.

Olivier eut vite repéré le bijou.

— Je l'aurai facilement, je crois, dit-il. Mais j'aurai besoin de toute mon attention ; aussi, restez bien tranquillement assises sur l'herbe et ne gesticulez pas au bord de la falaise, au risque de choir à votre tour ou de me faire tom-

ber des pierres sur le crâne.

Sages comme des images, les jumelles s'assirent et attendirent...

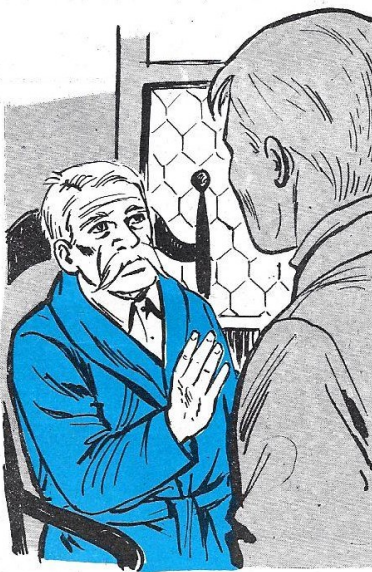
Les minutes s'écoulaient. Olivier aurait déjà dû les rejoindre, avec ou sans la montre. Elles finirent par échanger un regard angoissé :

— Crois-tu qu'il soit tombé, Nicole ?

— On aurait entendu un bruit de chute.

— Pourquoi met-il tant de temps ? On regarde ?

Au moment où elles allaient désobéir, la tête d'Olivier



apparut au-dessus du rebord. Le jeune homme se hissa sur le sentier et tendit la montre recouverte à Colette :

— La voilà ! Elle marche encore.

Les jumelles bondissaient et bavardaient à qui mieux mieux tandis que tous trois revenaient vers le chalet, mais Olivier paraissait étrangement soucieux.

Priscille s'en aperçut dès que le trio l'eut rejointe. Et quand elle eut réussi à se débarrasser des fillettes, elle interrogea son mari.

— Que se passe-t-il ?

— Le barrage... Pour rattraper la montre, j'ai dû m'en approcher tout près, à un endroit qu'aucun promeneur ne remarque. Et... il y a une fissure.

— C'est grave ?

— Très... Il suffirait d'un

gros orage, d'un glissement de terrain, même très léger, pour que tout craque et pour que les eaux du lac se ruent dans la vallée.

— Olivier ! C'est terrible... Il faut faire quelque chose.

— Nous ne sommes que des touristes, je n'ai pas qualité pour agir. Mais je vais aller tout de suite parler au maire.

**

Le maire était un brave homme, mais très âgé et relevant, de plus, de maladie. La visite d'Olivier le fatiguait visiblement.

— Vous autres ingénieurs..., soupira-t-il. Ce barrage tient depuis cinquante ans, il tiendra encore dix fois plus.

— Sûrement pas dans l'état où il est.

— Des experts l'examinent chaque année. Ils sont passés l'été dernier.

— Depuis, un hiver s'est écoulé, avec des gelées dangereuses pour le ciment.

— Oui, il a gelé dur. Mais nous en avons vu d'autres... Enfin, j'aviserais. Un petit verre de mirabelle ?

Olivier refusa et s'en fut, pâle et irrité. Que pouvait-il faire de plus ?

« Je reviendrai à la charge quand le bonhomme sera de meilleure humeur, pensa-t-il, j'arriverai bien à éveiller son inquiétude. »

Fiévreux, le maire était retourné se coucher. Il avait déjà oublié son visiteur étranger.

Priscille partagea la contrariété d'Olivier, mais tous deux s'efforcèrent de montrer un visage joyeux à Noll et aux fillettes. Pendant deux jours ils firent ensemble de belles excursions, se reposèrent, envoyèrent des cartes postales et jouirent de leurs vacances.

Le troisième jour, quand ils s'éveillèrent, le ciel leur parut noir comme de la suie. D'énormes nuages cachaient les sommets, un vent s'élevait en tourbillons.

— Il va faire un terrible orage, dit l'hôtesse en leur apportant leur café. Le lac va bouillonner comme une chaudière et le torrent rugir.

Priscille et Olivier se regardèrent en pâlisant.

(A suivre.)

Priscille et Olivier dans



Priscille et Olivier passent un congé dans un petit village d'Europe centrale. Ils se sont aperçu que le barrage dominant la vallée était fissuré. Or, un terrible orage éclate...

JE cours chez le maire !
s'écria Olivier.

— Je t'accompagne, dit Priscille. Restez bien au chaud, mes chéris, il va faire un temps affreux.

— Nous ne pouvons pas sortir un peu ? demanda Colette. Nous irions dans la forêt, les arbres sont si épais que nous ne sentirions pas la pluie.

Ce fut l'hôtesse qui riposta :

— Vous ne savez pas ce que vous dites, petite mademoiselle. Dans une heure la forêt sera noire comme un four et vous ne saurez plus où vous êtes. Il y a trois ans, dans de pareilles

circonstances, un voyageur s'est égaré...

— On ne l'a pas retrouvé depuis trois ans ?

— On l'a retrouvé au bout de deux jours, dans un drôle d'état. Si tout le village ne s'y était pas mis, hommes, femmes, adolescents, on ne l'aurait pas revu vivant !

Priscille écoutait machinalement cette conversation tout en s'emmitouflant en hâte. Bientôt, cramponnée au bras de son mari, elle se trouvait dans la grand-rue du village, balayée par le vent.

Olivier trouva le maire au fond d'un fauteuil et fort mal en point. Il avait visiblement une bonne grippe qui ne favorisait pas sa convalescence.

— Encore vous ? demandait-il. Allons, rassurez-vous. J'ai pensé à ce que vous m'avez dit : aussitôt que le temps le permettra, on s'occupera de votre barrage !

— Nous n'en sommes plus là, monsieur le Maire. Le barrage peut sauter d'un moment à l'autre sous la poussée des eaux furieuses, il faut faire évacuer le village.

Le maire ouvrit tout ronds la bouche et les yeux.

— Vous n'y pensez pas ! dit-il enfin.

— Je ne pense qu'à cela.

— Un village de trois cents personnes ne s'évacue pas en dix minutes, ni même en soixante...

— Quand le temps presse !

— Vous ne connaissez pas les gens d'ici ! Ce serait toute une affaire de les mettre en branle. Et puis, qui dit que cela presse ? Cet orage sera vite



passé... Vous verrez bientôt le soleil briller de nouveau.

Le jeune homme frémit. Il lui semblait voir le soleil se lever sur un paysage de catastrophe, où la vallée joyeuse serait comblée par la boue.

Il rejoignit Priscille qui l'attendait dans le vestibule.

— Rien à faire avec ce vieil entêté, il est enfoncé dans sa grippe comme dans un cocon. Je vais aller frapper aux maisons, parler aux gens les plus importants, tâcher de les décider tous.

— Olivier, cela prendra des heures !

— A la grâce de Dieu ! Je ne puis rester sans rien faire... Va rejoindre les enfants. De toute façon, le chalet est placé assez haut pour échapper à l'inondation... si elle se produit.

— Et toi ? Oh ! Je t'en supplie, viens... ou laisse-moi t'aider, je parlerai aux femmes.

— Tu sais bien que ton devoir est près de Noll et des jumelles... et le mien ici.

Olivier embrassa doucement sa femme qui ne protestait plus.

Quand Priscille, dans son imperméable ruisselant, pénétra dans la salle du chalet, elle avait pris une décision.

— Madame, dit-elle fermement à l'hôtesse, je vais me perdre dans la forêt...

La femme la regarda comme si elle était devenue folle. Priscille continua :

— Les jumelles s'occuperont de Noll ; non, mes chéries, ne dites rien, ce n'est pas le moment. La vie d'Olivier et de tous les villageois dépend de votre obéissance et de notre courage. Vous, madame, aussitôt que je serai partie, vous descendrez chez le maire, vous alerterez le plus de gens possible, il faut qu'en un clin d'œil tout le monde soit prêt à partir en expédition, comme pour ce voyageur égaré...

Peu à peu, l'hôtesse et les jumelles réalisaient. La femme dénoua son tablier et prit sa cape.

— Je vais avec toi, Priscille, dit Colette. Ils grimperont plus vite s'il y a aussi un enfant en danger.

— Non.

— Si, intervint l'hôtesse, elle a raison.

Olivier, assis dans une cuisine enfumée, désespérait de se faire entendre. Il venait de parler à plusieurs familles qui l'avaient écouté avec une politesse un peu ironique ; de plus, s'il connaissait suffisamment la langue du pays, les termes techniques lui manquaient pour s'expliquer à fond.

La porte claqua bruyamment. Un groupe, hommes et femmes, se précipita dans la pièce :

— Vite, venez tous ! Une dame et une petite fille se sont



égarées dans la forêt. Si on ne les secoure pas tout de suite...

« Voilà bien une autre histoire ! pensa Olivier, nayré. Comment peut-on aller dans les bois par ce temps ! »

Les gens de la maison s'apprêtaient en hâte. Soudain, l'un des arrivants reconnut Olivier :

— Mais... c'est votre femme, monsieur. La dame du chalet et l'une des jumelles rousses...

On eût pu croire qu'Olivier s'était évaporé. Avant que son interlocuteur ait dit un mot de plus, il se trouvait dehors et courait comme un fou vers le chalet.

Cependant, la grand-rue du village s'emplissait d'une foule nombreuse, tandis que les maisons se vidaient. La forêt était grande, profonde et noire, on n'aurait pas trop de tous les bras et de tous les yeux. Les mamans qui avaient des enfants trop jeunes pour participer elles-mêmes à l'expédition, s'y

joignirent cependant. Elles s'arrêteraient au chalet, de façon à avoir plus vite des nouvelles.

Quelques chiens suivaient.

D'autres animaux avaient étrangement déserté le village quelques heures auparavant.

La pluie avait cessé. Dans l'affreuse humidité des bois, Priscille avançait, la main de sa petite sœur blottie dans la sienne.

— Sais-tu où nous allons, Priscille ?

— Non..., puisque nous sommes perdues. Ne nous arrêtons pas, sans cela tu prendrais froid.

— C'est que ça monte joliment.

— Nous devons monter le plus haut possible pour attirer les gens.

Colette prêta l'oreille.

— Personne ne vient ! Je n'entends que le vent et les branches qui craquent...

Une branche craqua justement presque au-dessus d'elles et vint choir à leurs pieds. Priscille frissonna : « Mon Dieu, gardez-nous ! » pria-t-elle tout bas.

A cet instant, elles entendirent aussi autre chose... Un vacarme épouvantable sembla emplir le ciel et la terre, répercuté par les montagnes. Priscille serra sa cadette contre elle.

— Le barrage !

— Il a craqué ?

On n'en pouvait plus douter. Un bruit furieux remplissait toute la vallée.

— Montons sur ce rocher, dit Priscille, et attendons. Mais serre bien ton manteau, il ne faut pas attraper froid.

Olivier les retrouva ainsi, l'une près de l'autre, sur un rocher rond qu'un timide soleil commençait à dorer.

En bas, c'était la dévastation... Mais les maisons des hommes se reconstruisent avec du temps et du courage.

Et chaque vie humaine avait été épargnée, même celle de M. le Maire qui, tout grelottant, avait échappé à son fauteuil pour aller au secours de Priscille.

FIN